TOURS ET DETOURS A L'ECOMUSEE D'ALSACE

REGARD SUR LE COSTUME FOLKLORIQUE

"ELLES ONT TRAVAILLE DE LA COIFFE"

FREDDY RAPHAEL

ISBN 2-908941-02-3
ISSN 1167-5411

Copyright Maisons Paysannes d'Alsace-Mars 1993

Editions ECOPARCS SA avec le concours de l'Association Propriétaire
pour l'Ecomusée et la Direction Régionale des Affaires Culturelles

TOURS ET DETOURS À L'ECOMUSÉE D'ALSACE

"ELLES ONT TRAVAILLE DE LA COIFFE"

Freddy Raphaël

ELLES ONT TRAVAILLE DE LA COIFFE

L'attitude de l'Alsace par rapport aux signes obligés qui, pour les gens extérieurs à la province, définissent son identité est des plus équivoques. Parfois, elle entretient avec complaisance des symboles qui, tels la coiffe à large ruban et la cigogne, lui confèrent une singularité valorisante. Inversement, il lui arrive de s'insurger contre cet enfermement dans des clichés réducteurs, qui la figent dans une représentation mythique et passéiste. C'est l'élaboration d'une image condescendante, qui n'est pas loin d'assimiler l'Alsacienne à la Bécassine provinciale dont se gausse la bourgeoisie de la capitale, que remet en cause, avec humour et lucidité amusée, l'exposition que Marc Grodwohl et son équipe de l'Ecomusée d'Alsace consacrent à la coiffe alsacienne.

Elle témoigne de leur prise de conscience de l'autre vocation d'un musée d'identité locale: elle ne consiste pas à célébrer le "village immobile". Le passé doit être appréhendé par les sens et la réflexion, dans son dynamisme et son éclat, mais aussi dans ses aspérités et ses contradictions. Loin de susciter la fascination, qui, comme le souligne le récit biblique de la femme de Loth, paralyse, le musée doit nous permettre de comprendre les enjeux de la société d'aujourd'hui.

Lorsqu'un terme suscite un vif engouement, et qu'il sort de l'ombre pour connaître la faveur d'un groupe social, culturel, ou d'une classe d'âge, il ne suffit pas d'invoquer un effet de "mode" ni de dénoncer le mimétisme grégaire. Si des mots comme "patrimoine" et "identité" sont sortis du registre notarial et administratif pour devenir des slogans mobilisateurs, c'est parce qu'ils répondent au besoin, historiquement induit, d'une collectivité. On les "décline" comme des figures emblématiques, qui servent de référence dans un monde en profonde mutation, et de points d'ancrage.

Parmi les joyaux de la couronne que l'Alsace se plaît à exhiber, et à utiliser comme faire-valoir, il y a la cigogne et la coiffe à large noeud. L'équipe de l'Ecomusée d'Alsace, animée par Marc Grodwohl, a pris le risque de déconstruire, avec un humour corrosif, un culte auquel elle a parfois sacrifié.

Tout Alsacien a déjà cédé, peu ou prou, à la satisfaction qu'arbore la grenouille de Tomi Ungerer: hissée sur le dos d'une cigogne à noeud noir, il l'a fait défiler avec un contentement non dissimulé, nouveau Don Quichotte en proie à des rêves probablement plus terre à terre.

C'est à partir de l'histoire de cinq générations de femmes - depuis Vanessa née en 1980 jusqu'à Marie-Barbe, "Berwala" née en 1860 - qui ont vécu dans une maison d'Illkirch-Graffenstaden, que l'équipe de l'Ecomusée relate les péripéties de la coiffe alsacienne. Son parti pris est de dépasser une imagerie mièvre, qui travestit l'identité de la province, pour révéler, à travers le temps, les usages et mésusages du costume traditionnel, et les enjeux auxquels répond cette "folklorisation".

L'audace pour ce musée qui a tendance à répondre au désir du touriste pressé d'appréhender, en peu de temps, les aspects les plus "typiques" de la province, c'est-à-dire ceux qui relèvent d'un passé figé dans une essence intemporelle, est de subvertir cette demande. Marc Grodwohl dévoie la quête de signes obligés de l'alsacianité, tels le large noeud à cocarde ou les cigognes, pour amener le visiteur, par la confrontation avec des documents historiques, empruntés à la vie quotidienne ou renvoyant à des évènements plus exceptionnels, à réfléchir sur la construction sociale des symboles et leur manipulation.

En cette fin du XXe siècle, le folklore est non seulement réhabilité, mais parfois revendiqué. Il représente, selon Michel Leiris, un ensemble "de savoirs, de dires et de façons de faire, qui ont essentiellement une valeur de legs ancestral". Il constitue le patrimoine commun d'un groupe, qui tient à témoigner de sa singularité, et à l'affirmer sur un mode spectaculaire.

Il répond à la nécessité d'exhiber un signe distinctif pour revendiquer une identité que l'on sent menacée, et pour renforcer la cohésion du groupe. Celui-ci prend conscience des éléments de la culture traditionnelle qui séduisent particulièrement l'étranger; il peut céder à la tentation de les promouvoir, afin de rehausser son prestige.

Le touriste est particulièrement attiré par les éléments les plus "vétustes" d'une culture, ceux qui le frappent par leur décalage par rapport au présent. Leur "archaïsme" se double souvent d'un "exotisme", d'une étrangeté due à un particularisme national, régional, social.... Les éléments folkloriques expriment les différences les plus visibles, les plus surprenantes aux yeux de l'observateur extérieur, et se voient conférer une importance tout à fait disproportionnée par rapport à leur rôle dans leur culture d'origine. Et surtout, ils sont crédités du cachet de l'authenticité et valorisés en tant que témoins non frelatés des temps révolus. Il arrive qu'à leur originalité et à leur qualité singulière, s'ajoute, dans le regard quelque peu condescendant du touriste, un certain "primitivisme", une naïveté qui renvoie au mythe du "bon sauvage".

La logique intéressée, qu'elle soit politique ou marchande, fige les arts traditionnels dans leur créativité, bloque leur évolution et leur dynamique. Elle encourage leur dégradation, et participe d'un marché "ouvert à la production commerciale de camelotes genre art d'aéroport" (Michel Leiris). La recherche appuyée de couleur locale est une entreprise délibérée, qui répond à des visées conservatrices et mercantiles.

"Il vaut mieux être le premier dans son village que le dernier à Rome"

Employés comme moyen de propagande, le costume et la coiffe se trouvent privés de leur dimension esthétique où le plaisir de la créativité a sa part. Cet usage dévoyé rétrécit le champ de l'imaginaire au profit de l'emprise croissante des impératifs politiques et de l'affirmation de pouvoir.

En maintenant délibérément certains éléments spectaculaires du folklore, on les "voue à l'artificialité" (Michel Leiris). La reproduction mécanique, à l'échelle industrielle, les vide de la signification qui les lestait à l'origine et qui en orientait la forme. Il est significatif que les régimes totalitaires exaltent le folklore et puisent dans cet "ensemble résiduel" (Michel Leiris), afin de masquer l'éradication des particularismes et l'entreprise de caporalisation des corps et des esprits.

Qui est brisé, le miroir ou l'Alsacienne? Votre réponse révélera votre degré de pessimisme ou d'optimisme...

"Allez, on rigole!" suggère Jean-François Mattauer (Editions l'Alsace)

La coiffe, devenue emblématique de l'existence villageoise d'autrefois, prolifère à la devanture des magasins de souvenirs, embellissant les poupées de Celluloïd, ornant les cartes postales, accréditant les "produits régionaux"...
Elle relève d'un style "rustique", prétendument paysan, qui est l'inauthenticité même. Avec humour, Jean-François Mattauer dénonce les efforts de l'Alsace qui, avec une évidente bonne volonté (mais aussi avec un art consommé!), tente de se débarrasser de tout particularisme pour séduire les pouvoirs publics centralisateurs: elle se dépouille de tout, dans un "Schtrip Tiss" endiablé. Mais quand elle dévoile enfin sa nudité, on s'aperçoit que sous sa coiffe, deux larges oreilles ont poussé. Le "folklore" auquel elle a été assignée, ce "prêt-à-porter" obligé, lui a laissé une marque indélébile.

Déformation professionnelle ou culturelle? (Visage d'Alsace N°9-déc.80/janv.81)

La coiffe témoigne du système symbolique qui sous-tend une culture, mais aussi de sa dynamique, de ses emprunts et de ses mutations à travers le temps.

Au 18e siècle, bien après le rattachement de la province à la France, les bourgeoises des villes alsaciennes ne cessent d'arborer des costumes et des coiffes "à l'allemande", témoignant ainsi, selon M. Doerflinger, d'"une fidélité certaine aux moeurs et appartenances germaniques séculaires". Par contre, la noblesse subit l'influence des modes françaises. Si bien que lorsqu'elle traque les coiffes à "becs", qui symbolisent l'influence germanique, la Révolution poursuit un double but. D'une part, elle exige par ce don le renoncement, librement consenti, à quelque chose de précieux au profit de la cause commune. Dès octobre 1793, la Société Républicaine de Strasbourg demande aux femmes de lui livrer coiffes et bonnets afin de les convertir en numéraires. De cette obligation morale à double finalité, témoigne un vocabulaire aux connotations religieuses: les registres de la Société mentionnent les "sacrifices" consentis pour le soutien de la Révolution, ainsi que les bonnets d'or et d'argent "donnés en offrande" sur "l'autel de la patrie".

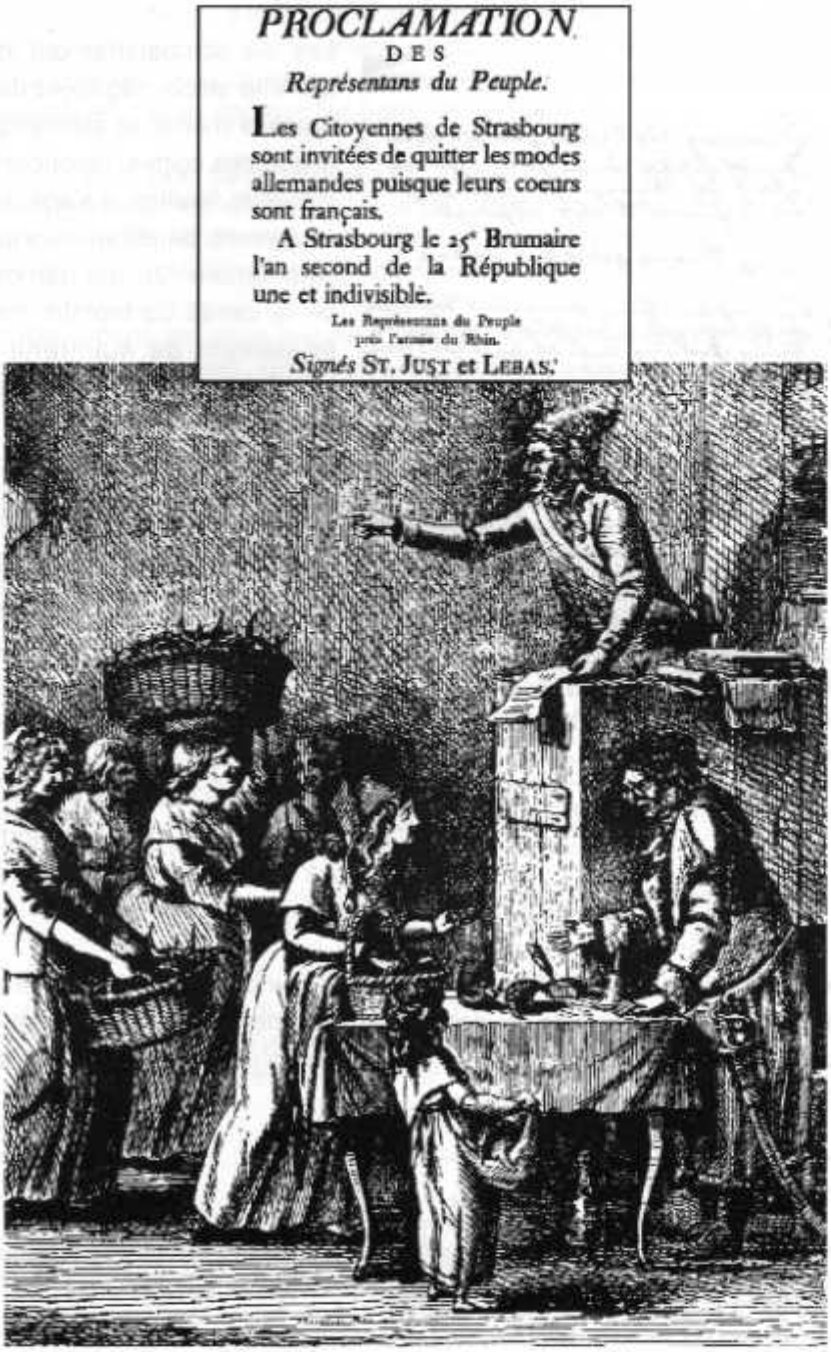
D'autre part, lorsque le 25 Brumaire de l'An II (15 novembre 1793) une proclamation signée par Saint-Just et Lebas décrète que "les citoyennes de Strasbourg sont invitées à quitter les modes allemandes, puisque leurs coeurs sont français", cet "holocauste" traduit une volonté politique. La "République une et indivisible" ne saurait supporter en son sein la diversité des cultures, notamment celle qui s'exprime dans les "teutsche Trachten" ("les modes allemandes"). Cette ordonnance inaugure une entreprise de réduction des particularismes, qui est dénoncée à l'époque comme la "Terreur Culturelle ou Francilisation".

La coiffe participe aussi d'un statut social, de l'appartenance à une classe, et de la place dans une hiérarchie. Il est significatif que ce n'est qu'au cours du XIXe siècle que dans l'Alsace rurale les coiffes prirent de l'ampleur, et plus particulièrement dans la paysannerie qui accéda alors à une certaine aisance.

Ce sont les coiffes nobles du XVIIe et du XVIIIe siècles qui, "par un cheminement hiérarchisé" (M. Doerflinger1) se transmirent à la bourgeoisie. Elles s'épanouirent un siècle plus tard dans les villages, où "recréées par l'esthétique paysanne", elles donnèrent à l'Alsace une typologie de coiffes bien spécifique.

---

1) Doerflinger M. Encyclopédie d'Alsace, Vol3, Strasbourg 1983, pp. 1795-



PROCLAMATION
DES
Représentans du Peuple.

Les Citoyennes de Strasbourg sont invitées de quitter les modes allemandes puisque leurs coeurs sont français.

A Strasbourg le 25e Brumaire l'an second de la République une et indivisible.

Les Représentans du Peuple près l'armée du Rhin.

Signés ST. JUST et LEBAS.

Holocauste des coiffes germaniques - octobre 1793
Le coeur se soumet à la Raison...

Extrait des lois somptuaires de 1683
La coiffe, un signe social codifié

Les lois somptuaires qui, dès le XVIIe siècle, régissent dans l'espace rhénan et alémanique le port des coiffes, répondent à plusieurs finalités: il s'agit, non seulement, de réfréner un luxe ostentatoire (2), qui participe de la vanité du monde, mais également de maintenir la hiérarchie rigide des classes, telle qu'elle s'exprime, dans le code intangible des signes et des symboles.

Selon M. Doerflinger, avant la Révolution, la "fragmentation des coiffes est freinée consciemment pour la sauvegarde des privilèges de caste; il s'ensuit une hiérarchisation effrénée verticale, un certain manque de fantaisie et de créativité" (3).

La coiffe témoigne aussi de la volonté, plus ou moins accusée, des différentes communautés religieuses de se démarquer l'une de l'autre, de souligner leur spécificité, de s'ouvrir vers l'extérieur ou, au contraire, de se replier sur elles-mêmes.

---

2) Doerflinger M., Op.Cit., p 1800

3) M. Doerflinger cite les deux sentences suivantes:

- "D'Klaader un d'Hauwe sin fur de Herrgott un nitt fur de Aff ze mache" ("le costume et la coiffe doivent être arborés pour la gloire de Dieu et non pas pour se pavaner comme un singe")
- "S'wär viel besser wenn d'r Kappeschlupf kleiner wär un de Glauve gresser" ("il vaudrait mieux que le noeud de la coiffe soit plus petit et la foi plus grande").

Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle qu'apparaissent en Alsace les premières coiffes paysannes. Elles se caractérisent par leur taille modeste et la sobriété de leurs couleurs. Tout au long du XIXe siècle, elles vont se diversifier selon les régions, les statuts sociaux, les âges, les religions.

Dès 1835, alors que dans certaines localités les jeunes filles et les femmes mariées protestantes ne portent que des coiffes aux rubans noirs et des noeuds de moindre envergure, les jeunes filles catholiques arborent des rubans de couleur. Mais, dès le lendemain de leurs noces, elles portent elles aussi des rubans noirs. (A Seebach, les femmes protestantes mariées laissent flotter les rubans de leurs coiffes à "brides", tandis que les catholiques les nouent sous le menton). De même, les coiffes à noeud frontal, au-delà de l'appartenance confessionnelle, attestent de l'aisance et du bien-être matériel.

Est absente de l'exposition la hiérarchie des sexes qu'exprime le port de la coiffe. "Unter d'Hüb bringe" ("amener sous la coiffe"): telle est la métaphore qui signifie, pour l'Alsacienne, le fait de se marier car, dorénavant, elle se doit de cacher ses cheveux à la vue de quiconque, sauf de son mari. Quant aux nouvel ordre des choses qui s'instaure, il s'exprime significativement dans le constat sans réplique: "Dr Huet wird Meichter éwer d'Hüb" ("le chapeau de l'homme se doit de dominer la coiffe de sa compagne"). De plus, la conduite requise est symbolisée par l'obligation pour la jeune fille, dans certaines régions d'Alsace, de remplacer après son mariage sa coiffe de couleur par un couvre-chef noir. Parfois cependant l'Alsacienne se rebiffe: elle refuse que la culture qui lui est concédée soit celle "des arbres à choucroute" que lui recommande une dame patronnesse, et n'hésite pas à comparer Sébastien Brant et sa "Nef des Fous" au "Quart Livre" de Rabelais.

Dans l'Almanach 1980 de la revue "D'BUDDERFLADA"
Deux cultures s'opposent en convergeant

Durant l'annexion qui suit la guerre de 1870, la coiffe fait partie des symboles de l'irréductisme alsacien, du moins dans le regard de la France à qui les provinces de l'Est ont été arrachées. Pressant contre elle les plis du drapeau, l'Alsacienne de Gustave Doré baisse les yeux, exprimant à la fois sa douleur et une défiance que rien ne saurait fléchir.

La consécration par l'art.
En haut: "l'Alsace" de Gustave DORE (1871
En bas: La jeune fille au rouet d'Emile STAHL

Elle est meurtrie mais rebelle. Alors que le regard de "la jeune fille au rouet" d'Emile Stahl est empreint d'une grande tristesse, et témoigne d'une blessure non cicatrisée, l'Alsacienne d'Auguste Zwiller a l'éclat d'une jeunesse que rien ne saurait dompter. Dans cette déchéance imposée, une douleur secrète taraude les Alsaciens captifs de leur deuil; mais une volonté farouche, ombrageuse et obstinée les anime, celle de recouvrer la patrie perdue.

De la résistance obstinée de la province perdue, témoigne la serveuse en costume de Marie-Augustin Zwiller, qui prévient les hommes attablés dans l'auberge qu'il leur faut taire leurs sentiments: dans l'encoignure de la porte apparaît l'ombre du prussien abhorré. C'est l'époque où l'antinomie irréductible qui oppose les Alsaciens aux Prussiens s'exprime, pour Hansi, dans l'opposition de la coiffe alsacienne et du casque à pointe, du tricorne des vieillards médaillés et du feutre à plume des pères de famille ventrus qui arpentent les sentiers des Vosges.

La coiffe, symbole de résistance à l'assimilation
"Chut..." murmure la serveuse de Marie-Augustin ZWILLER (non daté)

De 1918 à 1945 la coiffe est censée témoigner de l'adhésion spontanée, populaire et sans partage, des forces vives de la province au régime qui l'a ramenée dans le giron de la mère-patrie. Elle ponctue le défilé victorieux des

troupes françaises en 1918, et les fêtes de la Libération de 1945, comme elle a rehaussé les rassemblements du Kreistag et les manifestations du parti nazi. Rappelons plus particulièrement la place privilégiée que les enfants, revêtus du costume traditionnel ou de l'uniforme de l'ordre nouveau, occupent dans les mises en scène des régimes totalitaires. Comme la terre, il "ne mentent" pas eux, et ils signifient les "lendemains qui chantent" (déjà!). De plus, dès les années 30, des universitaires au service du nazisme, s'employèrent à établir la correspondance profonde, au cours des siècles, des coiffes alsaciennes et de celles outre-Rhin, afin de montrer que l'Alsace était intrinsèquement et par essence, une partie du Reich allemand.

Au moment même où la coiffe cesse de faire partie du paysage alsacien, où elle constitue tout au plus un élément de la panoplie obligée des cérémonies officielles et des fêtes "traditionnelles", elle poursuit une carrière éclatante sur les bouteilles de bière et de lait, les dépliants touristiques et les pins, les tuiles décorées et les sacs d'engrais ou de ciment. L'Ecomusée d'Alsace, à qui nous avons parfois reproché d'entretenir une image par trop complaisante des marches de l'Est, a eu le courage de désarçonner le visiteur. Ce dernier a tendance à faire de la cigogne et du grand noeud noir à cocarde tricolore les signes obligés de la spécificité alsacienne. Marc Grodwohl et son équipe ont suivi notre incitation à refuser cette assignation à pittoresque. Que travestit une vision aseptisée, édulcorée? Pourquoi l'existence quotidienne, avec ses pesanteurs et ses aspérités, ses difficultés mais aussi ses moments lumineux, n'a-t-elle pas droit de cité?

Le visiteur de l'exposition consacrée à la coiffe ne devrait pas manquer de découvrir la section du musée consacrée à l'école. Une courte pièce de théâtre, écrite et mise en scène par Francis Haas, et remarquablement interprétée par Raymond Fechter, tente de faire comprendre au public le drame de l'instituteur alsacien: chaque régime exige de lui une complète allégeance, et le contraint à abreuver ses élèves de discours patriotiques. Il est broyé par une histoire qui le dépasse.

L'école à double commande, UBERKUMMEN (Haut-Rhin) en 1914.
L'école au centre du "ballotage" linguistique et culturel

Force est de reconnaître, au-delà de sa charge émotionnelle, le choc que provoque ce spectacle fort. L'instituteur investit successivement l'espace de la classe française et l'espace de la classe allemande, troquant le béret basque et la blouse grise pour le col cassé et la veste à queue de pie, passant de l'apologie de la clarté de la langue française à l'excellence intrinsèque de la langue germanique. Ne perdure, à travers les soubresauts de l'histoire, que la conviction de chaque régime d'incarner "la" civilisation face à la barbarie, la vérité éclatante face à l'obscurantisme.

L'Alsacien ne devient lui-même que lorsqu'il se réfugie sur l'étroite bande-frontière qui sépare les deux camps. IL y retrouve sa langue, son humour, son auto-dérision et son scepticisme, mais aussi sa complaisance, son pragmatisme...

La seule réserve que nous éprouvons à l'égard d'un spectacle qui parvient à émouvoir et à faire réfléchir un public qui, une heure durant, est ballotté d'une langue à l'autre, c'est qu'il entretient l'Alsacien, une fois de plus, dans la conviction qu'il n'est qu'un jouet de l'histoire. Celle-ci s'impose à lui comme un destin inexorable, qui bégaie, et dont il n'est nullement responsable.

Si le rapprochement entre les lois somptuaires du XVIIe siècle, le sacrifice des coiffes sur l'autel de la patrie en 1793, et l'exploitation de la peur de l'étranger se focalisent sur le voile islamique en 1990, est quelque peu hâtif et réducteur, il a, dans sa brutalité, le mérite de constituer une mise en garde.

Détournements, récupérations politiques et mercantiles: le symbole se prête à l'équivoque.
Alsacienne voilée et cathédrale à minaret, deux travestis...

On ne saurait l'éluder: il attire notre attention sur le fait que l'une des stratégies de l'exclusion les plus usitées à travers le temps consiste à enfermer l'autre dans une singularité incapacitante; toute particularité physique est réduite au rang de signe et censée traduire une tare morale, une perversité essentielle. L'équipe de l'Ecomusée, devant la remontée inquiétante du racisme en France, n'hésite pas à entrer en lice: elle souhaite que la coiffe alsacienne, dont on a usé et mésusé, devienne le symbole "d'une région ouverte à l'Europe et au Monde, et que jamais elle ne soit associée à l'intolérance et à la discrimination raciale".

Comment, par ailleurs, ne pas trouver un écho à l'angoisse que suscite en nous la guerre qui se déroule à nos portes en Yougoslavie, le massacre de populations entières, sans que tout soit entrepris pour y mettre fin, lorsque nous lisons en bas d'un tableau d'A. Zwiller cet extrait de la protestation des parlementaires d'Alsace, le 17 février 1871, contre l'annexion de la province: *"Gardiennes des règles de la justice et du droit des gens, les nations civilisées ne peuvent rester plus longtemps insensibles au sort de leurs voisines, sous peine d'être à leur tour victimes des attentats qu'elles auraient tolérés. L'Europe moderne ne peut laisser saisir un peuple comme un vil troupeau; elle ne peut rester sourde aux protestations répétées de populations menacées; elle doit à sa propre conservation d'interdire de pareils abus de la force".*

L'exposition de l'Ecomusée d'Alsace a le mérite insigne, en touchant les sens mais aussi l'intelligence, de faire comprendre au visiteur, à partir de la réflexion sur l'histoire, les enjeux de la société contemporaire. Elle le rappelle à ses responsabilités, et le rend conscient de la perversion que représente l'incitation à réduire l'autre à une menace et à la barbarie.

Freddy RAPHAEL